



HAL
open science

La découverte de l'individualité animale, XVIIIe - XXIe siècle.

Eric Baratay

► **To cite this version:**

Eric Baratay. La découverte de l'individualité animale, XVIIIe - XXIe siècle.. Mame & Martin. Quel droit pour les animaux ?, pp.39-52, 2023. hal-04783970

HAL Id: hal-04783970

<https://hal.science/hal-04783970v1>

Submitted on 14 Nov 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La découverte de l'individualité animale, XVIII^e - XXI^e siècle

Processus, condition, enjeu

Éric Baratay

Les notions d'individualité ou de personne animale sont d'actualité de nos jours, en génétique, éthologie, histoire, philosophie ou... droit, alors que l'Occident à longtemps cru et soutenu, jusqu'à devenir une évidence *naturelle* ne se pensant et ne se discutant même pas, que cela ne pouvait être accordé aux bêtes¹. Ces deux notions sont sous-tendues, justifiées par d'autres (douleur, souffrance, individualité, intelligence, conscience, conscience de soi, sociabilité...) que les sciences de la vie évoquent aussi de plus en plus² et cette approche est reprise par des philosophes, des historiens, des sociologues, des ethnologues³. Autrement dit, notre époque est en train de briser un long refus des capacités animales et donc de la possibilité d'envisager des individus, des personnes, des sujets animaux.

Cependant, si nous parlons de plus en plus d'intelligence, de conscience, de personnalité animales de nos jours, ce n'est pas grâce aux lignées de théologiens, philosophes, scientifiques, qui jusqu'à peu ne voulaient pas en entendre parler. C'est plutôt le fruit d'une longue, profonde et souterraine réflexion de la société occidentale. Ne pouvant s'exprimer par les voies longtemps interdites de la science, de la philosophie, de la théologie, ce travail est notamment passé par les traverses de la littérature et de l'art, jugées peu sérieuses donc laissées libres. Par un effet retour, les sciences de la vie, converties tard, nourrissent maintenant le travail sociétal. Mais, derrière le processus, l'arrivée occidentale à l'individualité animale comporte une condition, penser à l'aune des animaux non pas des humains, et un enjeu : changer de représentation des vivants.

Le processus : un long travail sociétal

Prenons trois exemples pour illustrer ce phénomène. L'acceptation de la personnalité animale va de pair avec la découverte des individus. Cette idée apparut dans la littérature des années 1780-1800, d'abord en Angleterre puis très vite en France, notamment avec la production de biographies animales. Les premières n'individualisaient guère les animaux concernés, fictifs ou réels, mais elles

1 E. Baratay, *Et l'homme créa l'animal. Histoire d'une condition*, Odile Jacob, 2003.

2 K. Lou Matignon (dir.), *Révolutions animales*, Les liens qui libèrent, 2016. Pour l'intelligence, voir par exemple : E. Puydebat, *L'intelligence animale*, Odile Jacob, 2017 ; F. de Wall, *Sommes nous trop "bêtes" pour comprendre l'intelligence des animaux*, Babel, 2018. Pour le langage : N. Mathevon, *Les animaux parlent. Sachons les écouter*, Humensciences, 2021.

3 D. Lestel, *Les animaux sont-ils intelligents ?*, Le Pommier, 2012 ; E. Baratay, *Biographies animales. Des vies retrouvées*, Seuil, 2017 ; D. Guillo, *les fondements oubliés de la culture. Une approche écologique*, Seuil, 2019 ; M. Vicart, *Des chiens auprès des hommes. Quand l'anthropologue observe aussi l'animal*, Pétra, 2014.

permettaient d'évoquer telle ou telle espèce, de se soucier de cette espèce, de sortir du carcan uniforme de l'animal et de l'animalité. Puis ces biographies individualisèrent de plus en plus leurs animaux, surtout lorsqu'ils étaient réels, ce qui devint un cas fréquent. Or, cette production littéraire a couru jusqu'à nos jours, avec deux grandes périodes. D'abord les années 1850-1920 marquées par trois grands succès mettant en scène des animaux fictifs : les *mémoires d'un âne* (1860) de la Comtesse de Ségur en France, *Black Beauty* (1877) d'Anna Sewell en Angleterre, *les mémoires d'un poussin* (1875) d'Ida Baccini en Italie. Ces animaux fictifs étaient très anthropomorphisés, l'âne Cadichon de Ségur et les autres écrivaient leurs mémoires et employaient le « je », mais ils permirent de penser petit à petit l'individualité animale. Tout cela favorisa, non pas la connaissance des animaux, mais la reconnaissance des espèces et des individus. La seconde période de développement court depuis les années 1980 et la production représente un véritable raz de marée dans tout le monde occidental, jusqu'aux simples maîtres qui désirent évoquer la vie de leur chien, de leur chat, de leur cheval, etc., car les animaux réels sont devenus de loin les plus nombreux⁴. Et le mouvement déborde depuis peu sur internet et les réseaux sociaux avec de multitudes petites vidéos montrant les tribulations de tel ou tel animal. Ces canaux, en marge des voies officielles fermées, ont permis de penser aux individus, à l'individualité, à la personnalité, au fait qu'il pouvait y avoir dans une même espèce des animaux différents les uns des autres.

Et comme par hasard, mais cela n'en est pas un non plus, c'est dans ce contexte de travail sociétal que des scientifiques se mirent à penser les individus à partir des années 1960. L'une des premières fut Jane Goodall qui n'était pas une éthologue de formation, qui n'avait donc pas les refus scientifiques des éthologues de l'époque. Partie en Afrique pour étudier la sociabilité des chimpanzés, elle se rendit vite compte qu'elle ne pouvait pas la comprendre si elle ne distinguait pas les individus. Ce travail de différenciation lui permit d'entreprendre des suivis minutieux et de faire des découvertes qui surprirent la communauté savante engoncée dans ses refus, notamment le fait que des chimpanzés employaient des outils, par exemple pour récolter les termites ou les fourmis⁵. La découverte de l'individu a donc été une étape fondamentale pour arriver aux notions d'individualité, de personnalité, d'intelligence, d'inventivité⁶.

Autre travail sociétal, avec une production culturelle développée au vingtième siècle, non pas littéraire mais graphique, tout autant dénigrée pour son anthropomorphisme bien réel : les dessins

4 E. Baratay, « Écrire des biographies animales, de la littérature à l'histoire », in S. Contamina, F. Copello (dir.), *L'animal et l'homme dans leurs représentations*, PUR, 2018, p. 163-176 ; Id., « La recherche du point de vue animal : l'exemple des biographies de bêtes », in S. Contamina, F. Copello (dir.), *Regards sur l'animal et son langage*, PUR, 2022, p. ??.

5 J. Goodall, *Les chimpanzés et moi*, Stock, 1991 ; Id., *The chimpanzees of Gombe. Patterns of Behavior*, Harvard University Press, 1986.

6 D. Lestel, *Les origines animales de la culture*, Champs, 2009.

animés et les bandes dessinées qui ont montré des héros animaux dotés de capacités humaines⁷. C'est évidemment irréaliste et faux. Il reste que cela fit travailler les lecteurs en particulier, la société en général, sur l'idée que les animaux pouvaient être plus doués qu'il n'était dit, plus individualisés et personnalisés que les autorités ne le prétendaient. Et cela a influencé les éthologues. Stanley Coren l'a reconnu : très marqué, enfant, par des biographies animales, notamment *Lassie, chien fidèle* (1940) d'Eric Knight, et par la bande dessinée canine, il se demanda si les chiens n'avaient pas plus de capacités que ce qui était dit et il consacra sa vie d'éthologue aux chiens, non pas pour retrouver l'anthropomorphisme des biographies, des bandes dessinées et des dessins animés, mais pour montrer qu'il existe effectivement des capacités canines qui avait été mises de côté⁸. Il n'aurait sans doute pas pensé à cela sans le travail sociétal ; car les éthologues ne vivent pas sur une autre planète ; ce sont des enfants de leur société ; ils l'incarnent et l'illustrent ; ils dépendent de la manière dont cette société pense un sujet.

Troisième exemple : la notion de point de vue, qui va de pair avec les idées d'individualité, d'intelligence, de conscience, etc., qui est maintenant acceptée par les éthologues⁹ et adoptée par des philosophes, des anthropologues, des historiens¹⁰. Cette notion naquit dans les arts entre fin du XIX^e siècle et début du XX^e siècle. Ainsi, des artistes s'essayèrent au point de vue géographique. Dans les années 1890, le photographe Arthur Batut (1846-1916), passionné de nouveautés techniques, qui importa des procédés étrangers ou inventa la photographie aérienne en cerf-volant pour varier les prises¹¹, eut l'idée de placer son appareil à hauteur animale. Pour cela, il installa des chiens en haut d'un escalier ou sur une table, l'instrument en bas, l'optique ainsi à même niveau ; d'autres chiens furent placés à terre, couchés ou assis ou debout, l'appareil alors posé sur le sol ; le tout donnant des clichés pour lesquels les yeux des spectateurs ne sont plus en surplomb par rapport à l'animal mais au même palier, de manière à découvrir son angle de vue¹². À la même époque, le peintre allemand Max Slevogt (1868-1932) employa un procédé identique pour sa *Lionne en cage* (1901), le sol de cette cage étant à mi-hauteur de l'observateur du tableau et l'animal au niveau de ses yeux, et l'artiste ajouta une mise en scène saisissante puisque le spectateur était placé

7 E. Baratay, P. Delisle (dir.), *Milou, Idéfix et Cie. Le chien en BD*, Karthala, 2012 ; P. Delisle (dir.), *Chats en case. Entre histoire de la BD et histoire de l'animal*, Karthala, 2021.

8 S. Coren, *Comment parler chien*, Payot, 2004.

9 J. Kaminsky, S. Marshall-Pescini (ed.), *The Social Dog. Behavior and Cognition*, Academic Press, 2014 ; A. Horowitz (ed.), *Domestic Dog. Cognition and Behavior*, Springer, 2014. Voir aussi D. Cheney, R. Seyfarth, *How Monkey See the World*, Chicago UP, 1990 ; T. Birkhead, *Bird Sense. What it's Like to Be a Bird*, Bloomsbury, 2012.

10 T. Nagel, *Le Point de vue de nulle part*, L'Éclat, 1993 ; J.-C. Bailly, *Le Versant animal*, Bayard, 2007 ; F. Kohler, « Blondes d'Asuitaine. Essai de zooanthropologie », *Études rurales*, 189, 2012, p. 155-172 ; E. Baratay, *Le point de vue animal. Une autre version de l'histoire*, Seuil, 2012.

11 A. Batut, *La photographie appliquée à la production du type d'une famille, d'une tribu ou d'une race*, Gauthier-Villars, 1887 ; *Id.*, *La photographie aérienne par cerf-volant*, Gauthier-Villars, 1890. Voir : *Le portrait-type ou images de l'invisible : Arthur Batut*, SERAHL, 1992 ; Pierre Saurisse, « Portraits composites : la photographie des types physiologiques à la fin du XIX^e siècle », *Histoire de l'art*, 37-38, 1997, p. 69-78.

12 Voir *Arthur Batut : photographe, 1846-1918*, Musée Arthur Batut, 1991 ; S. Nègre, S. Desachy (dir.), *Arthur Batut*, Privat, 2008.

fictivement au fond de la cage afin qu'il vit successivement l'animal, les barreaux, le public, le zoo, pour le faire devenir bête parmi les bêtes, l'inciter à s'interroger sur ces vies, à prendre leur point de vue, pour instiller une sensation d'enfermement à une époque où jaillissaient les premières accusations publiques sur les zoos prisons¹³. Après guerre, un confrère du Palatinat, Otto Dill (1884-1954), reprit la même mise en scène pour ses lions et ses tigres en cage¹⁴.

D'autres artistes s'essayèrent à la dimension psychologique. Franz Marc (1880-1916), peintre allemand mort à la bataille de Verdun en 1916, développa une réflexion à ce propos avant 1914. Représentant maintes fois des animaux dans une nature qu'il affectionnait, il arriva à l'idée qu'il ne pouvait pas la représenter telle que lui, humain, la voyait, mais telle que l'animal en question la percevait. Il se proposa de « faire parler le monde » : « Comment un cheval voit-il la nature, ou un aigle, ou une biche, ou un chien ? Quelle est petite et dérisoire notre habitude de placer des animaux dans un paysage qui appartient à notre regard, au lieu de pénétrer dans l'âme de l'animal afin d'imaginer comment il voit ! ». Dans *Voilà comment mon chien voit le monde* (1911-1912), Franz Marc figura ce chien tel que l'homme le percevait et le paysage tel que l'animal le verrait : géométrisé, abstrait, coloré. L'artiste s'était convaincu de cela par une méditation lui donnant l'impression d'entrer dans les émotions animales ; donc son paysage est sans doute faux au regard de ce qu'on sait de la physiologie canine mais il soulignait la différence de vision. Allant plus loin, Marc entendit abandonner la représentation humaine des animaux et les peindre « non comme je les vois mais comme ils sont (comme eux-mêmes voient le monde et ressentent l'être de celui-ci) ». Dans *Chevreuril dans la forêt I* (1911) ou *Füsche* (1913) ou *Mandrille* (1913), l'animal était lui aussi coloré, géométrisé, abstrait ; il se fondait dans le paysage parce qu'il se percevait comme il ressentait le monde. « Nous ne peindrons plus la forêt ou le cheval comme ils nous plaisent ou comme nous croyons le voir, mais comme ils sont effectivement, comme la forêt et le cheval s'éprouvent eux-mêmes ». Là aussi, il est probable que ces animaux ne se voient pas et ne voient pas le paysage ainsi car le choix de l'abstraction relève, de la part de ce mystique chrétien, de considérations philosophico-théologiques personnelles (éviter de représenter les aspects répugnants des créatures toutes touchées par la dégradation). Il reste que le désir de souligner la différence entre le monde humain et les mondes animaux est remarquable¹⁵.

13 Hanovre, Landesmuseum. Voir : N. Hartje-Grave, *Max Slevogt*, Wienand Verlag, 2018 ; E. Baratay, « Belles captives : une histoire des zoos du côté des bêtes », in *Beauté animale*, RMN, 2012, p. 196 ; V. Pouillard, *Histoire des zoos par les animaux*, Champ-Vallon, 2019.

14 Otto Dill 1884-1957, Kunsthaus Bühler, 1984 ; F. Knoery, « Le bestiaire de Weimar, sources et modèles des procédures d'animalisation dans les arts graphiques allemands de l'entre-deux-guerres », *Ligela*, 145-148/1, 2016, p. 57-60.

15 Citations tirées de Carl Einstein, « Le Cavalier bleu, 1931 », *Gradhiva*, 14, 2011, p. 207-213. Voir « Franz Marc et l'animalisation de l'art », www.ultravisuel.com, 2014 ; Marcella Lista, « Franz Marc, l'abstraction entre ciel et terre », *Ligela*, 29-32/1, 1999, p. 80-97 ; Cécile Debray et al., *Franz Marc / August Macke. L'aventure du cavalier bleu*, Hazan, 2019 ; W. Schoeller, *Franz Marc. Eine biographie*, Hanser, 2016.

Fantaisie d'artiste pourrait-on dire ; mais comme par hasard, et ce n'en est pas un non plus, vingt ans plus tard et toujours en Allemagne, le biologiste Jakob Von Uexküll publia *Mondes animaux et monde humain* (1934)¹⁶. Il développa l'idée que chaque espèce a son point de vue, qu'elle verrait le monde à sa manière, très différente d'une espèce l'autre. Cette approche faisait sortir de l'uniformisation habituelle des animaux, soit parce qu'ils avaient été anthropomorphisés, soit parce qu'ils avaient été regroupés, mélangés dans l'animalité dépréciée, et elle obligeait à penser la diversité. Or, l'ouvrage contenait quatre dessins d'une rue de village. Le premier et le deuxième la montraient perçue par les humains. Le troisième la présentait vue par une mouche : le paysage devenait beaucoup plus abstrait et géométrisé. Là aussi, il est probable qu'une mouche ne voit pas le monde ainsi, d'ailleurs Jakob Von Uexküll n'avait aucun moyen technique pour le déceler et le prouver. Le quatrième dessin présentait la rue vue par un mollusque. Comme il n'était pas dit de quel mollusque il s'agissait, l'approche devenait fort vague, ne se situait pas dans l'ordre de la découverte plutôt de la réflexion, de l'intuition, voire de l'invention. Or, la représentation proposée, totalement abstraite, était semblable à celles de Franz Marc. Le scientifique marchait dans les traces de l'artiste. Le travail scientifique avait été préparé par un travail sociétal marginal, laissé libre parce qu'il était considéré sans conséquence. Si un scientifique ou un philosophe avait repris cette intuition à l'époque de Marc, sa carrière aurait été brisée. D'ailleurs, Von Uexküll fut ensuite fort contesté, en grande partie parce qu'il ne fournissait guère de preuves. Il n'empêche que son idée, comme celle des artistes préalables, s'est avérée féconde.

Quand les sciences actuelles adoucent le sociétal

La société a préparé la conversion des éthologues et maintenant ces derniers nourrissent l'ancrage des notions d'individualité, d'intelligence, de conscience, etc., animales dans cette société. Leur conversion a été permise par le desserrement du vieux corset intellectuel à partir des années 1950, avec le déclin du magister chrétien et la critique de la tradition philosophique occidentale. La grande étape data des années 1970 avec l'oeuvre de Donald Griffin et la création de l'éthologie cognitive¹⁷. Griffin proposa de s'intéresser à ce que les éthologues appelaient la boîte noire, le cerveau, la conscience, l'intelligence, qui avaient été totalement mis de côté par le behaviorisme et l'éthologie classique, au titre qu'on ne pouvait étudier cela sans faire d'anthropomorphisme, en fait parce qu'on ne voulait pas envisager une conscience et une intelligence animales. Or, l'éthologie cognitive est devenue l'école majoritaire depuis, provoquant le quasi-abandon des approches précédentes, et c'est en son sein qu'ont été amassées les découvertes récentes. Enfin, depuis la

16 J. Von Uexküll, *Streifzüge durch die Umwelten von Tieren und Menschen*, Bedeutungslehre, 1934 ; traduction française : *Mondes animaux et monde humain*, Agora, 2004 ; la dernière traduction préfère le terme de milieu : *Milieu animal et milieu humain*, Rivages, 2010. Voir A. Gens, *Jakob Von Uexküll, explorateur des mondes vivants. Logique de la signification*, Hermann, 2014.

17 D. Griffin, *La pensée animale*, Denoël, 1988 ; J. Vauclair, M. Kreutzer (dir.), *L'Éthologie cognitive*, MSH, 2004.

décennie 1990, des moyens techniques et des mesures, comme le récent suivi par IRM du travail cérébral canin¹⁸, accréditent ces idées d'intelligence, de conscience, etc., et d'individualité.

D'autant que d'autres moyens techniques et d'autres mesures ont permis, depuis cette même décennie 1990, de prouver la douleur animale par les taux de sécrétion de diverses substances dans l'organisme en réaction à cette douleur, et sa présence en de multiples espèces, jusqu'aux poissons et mollusques en dernier lieu¹⁹. Cela a clos l'antique débat où les tenants de l'existence de cette douleur étaient critiqués pour leur anthropomorphisme et le manque de preuve, où leurs opposants pouvaient affirmer, sans plus de preuve, que les animaux ne la ressentent guère, voire pas du tout. Enfin, l'acceptation récente du fait que la douleur, conjuguée avec les émotions qu'elle déclenche, débouche sur une souffrance a conforté leur statut d'êtres vivants sensibles et conscients, donc la nécessité de les penser autrement, notamment en droit²⁰.

Évidemment, les découvertes sont très inégales selon les espèces. Les éthologies les plus en pointe concernent les grands singes et les chiens²¹. Ce n'est pas innocent. Il s'agit des espèces avec lesquelles les humains, ou du moins les Occidentaux, se sentent les plus proches. Soit biologiquement, pour les grands singes, soit culturellement pour les chiens du fait d'une très ancienne promiscuité. Mais peu de choses sont connues sur beaucoup d'espèces. Même l'éthologie des chats est encore moins développée que celle des chiens²².

Il n'empêche que ces éthologies permettent peu à peu de sortir de ce débat vain, puéril et faussé à propos de l'homme et de *l'animal*, de l'humanité et de *l'animalité*, dans lequel l'essentiel des philosophies et une version majoritaire du christianisme ont enfermé les Occidentaux depuis 2500 ans. Vain car il oppose une espèce concrète, l'homme, à un concept, *l'animal*, qui n'existe pas dans les champs ou les rues, qui n'est qu'une catégorie masquant la multiplicité des espèces. Puéril puisque la question de la différence entre une réalité, l'homme, et un fantôme, *l'animal*, n'a jamais servi à évaluer les divers animaux mais aux humains à se prévaloir. Faussé parce que ces humains connaissent encore très mal ces animaux (ne tenant d'ailleurs guère à les comprendre, préférant les stéréotypes commodes sur *l'animal*) et continuent d'établir les différences sur des croyances en confondant l'investigation avec un discours de domination. Celui-ci a fait refuser toute idée de conscience, d'intelligence, d'individualité et refouler les expériences et les affirmations contraires

18 A. Andics et al., « Neural Mechanisms for Lexical Processing in Dogs », *Science*, 353/6303, 2016, p. 1030-1032.

19 Par exemple, pour le taureau de corrida : M.-C. Acena et al., « Modifications hématologiques et musculaires pendant la corrida », *Revue de médecine vétérinaire*, 146, 1995, p. 277-281 ; M.-C. Acena et al., « Activation de l'axe corticotrope chez le taureau », *Revue de médecine vétérinaire*, 147, 1997, p. 154-155 ; B. Picard et al., « Caractéristiques physiologiques des taureaux de la race brave », *Revue de médecine vétérinaire*, 157, 2006, p. 298-300.

20 S. Hild, L. Schweitzer (dir.), *Le bien-être animal. De la science au droit*, L'Harmattan, 2018 ; C. Regad, C. Riot (dir.), *La personnalité juridique des animaux*, LexisNexis, I, 2019, II, 2020, III, 2022.

21 E. Lonsdorf et al., *The Mind of the Chimpanzee. Ecological and Experimental Perspective*, Chicago UP, 2010 ; Á. Miklósi, *Dog. Behaviour, Evolution and Cognition*, Oxford UP, 2007.

22 D. Turner, P. Bateson (ed.), *The Domestic Cat. The Biology of its Behavior*, Cambridge UP, 2014.

au profit de certitudes faciles et d'intérêts bien pesés. Ce débat n'a donc jamais servi à connaître les animaux, et encore moins à les reconnaître. Derrière son aspect tellement normal, même naturel pour les Occidentaux²³, il n'est qu'une manifestation d'anthropocentrisme. Or celui-ci est bien pire que l'anthropomorphisme décrié par les philosophes et les savants, car il empêche de connaître et de reconnaître les divers animaux. Si l'anthropomorphisme ne permet pas une connaissance, il agit tout de même en faveur d'une reconnaissance, comme nous l'avons vu avec le travail sociétal.

Une condition : penser à l'aune des animaux

La conversion récente des éthologues, et avec eux de philosophes, d'anthropologues, d'historiens et... de juristes à l'individualité, la personnalité, l'intelligence, la conscience, etc., animales²⁴ est accompagnée d'un changement conceptuel très important, rarement réfléchi et théorisé car on arrive souvent à lui en tâtonnant, essayant peu à peu de pousser les cloisons imposées par la philosophie, la théologie et la science occidentales, de sortir de ce carcan culturel.

Prenons un peu de recul sur les découvertes des quarante dernières années. Pour se mettre à penser la spécificité des espèces et l'individualité des individus, ou des notions telles que la conscience, l'intelligence, les émotions, etc., il a fallu et il faut encore peu à peu désanthropiser ces concepts. Pour cela, il est nécessaire de sortir d'une vision du monde où l'on avait placé l'homme au centre en l'instituant mesure du monde, comme l'illustre le célèbre dessin de Léonard de Vinci, intitulé ensuite *L'homme de Vitruve*²⁵. Avec ce bel anthropocentrisme, qui date au moins des philosophes grecs antiques, et souvent sans le penser tellement cela a paru normal, en réalité d'une manière naïve et puérile lorsqu'on prend conscience de cela, les Occidentaux ont confondu les versions humaines de l'intelligence, de la raison, de la conscience, etc., avec Les Définitions de l'Individualité, de l'Intelligence, de la Raison, de la Conscience. Muni de ces caractérisations anthropocentriques, on a pu longtemps affirmer, et le soutenir encore, que les animaux n'ont pas ou guère d'individualité, d'intelligence, de raison, de conscience, d'émotion, etc²⁶.

Des éthologues essaient petit à petit d'abandonner les définitions humaines des concepts et de tendre vers des acceptions adaptées aux animaux ou plus précisément aux espèces à étudier, mais il est nécessaire de généraliser le processus. Il s'agit de monter ces concepts en généralité, en abstraction, pour se dégager de leur définition humaine, forger une acception plus générale et pouvoir ensuite la décliner, la spécifier espèce après espèce. Les Occidentaux l'ont fait pour beaucoup d'aspects physiques comme la respiration. Il ne choque plus personne d'affirmer que les

23 Pour la critique : P. Descola, *Par-delà nature et culture*, Gallimard, 2005 ; E. Kohn, *Comment pensent les forêts*, Zones sensibles, 2017 ; T. Ingold, *Marcher avec les dragons*, Points, 2018.

24 Y. Christin, *L'animal est-il une personne ?*, Champs, 2011.

25 S. Chauveau, *Léonard de Vinci*, Folio, 2008 ; M. Clayton, R. Philo, *Léonard de Vinci : Anatomiste*, Actes Sud, 2019.

26 J.-C. Filloux, *Psychologie des animaux*, PUF, 1950.

plantes respirent alors que d'aucuns soutenaient encore au XIX^e siècle qu'il s'agissait d'un privilège des animaux. La définition de la respiration a été sortie de sa version animale (nécessitant orifice, poumon, branchies, etc.) et montée en généralité, au niveau des échanges chimiques, ce qui a permis d'affirmer et de prouver que les plantes respirent²⁷. Les Occidentaux sont beaucoup plus réticents à faire cela pour les facultés mentales parce qu'elles servent encore à prévaloir l'humain face à *l'animal*. C'est pourtant ce chemin qu'il faut prendre et que les éthologues empruntent peu à peu. Ils l'ont suivi pour l'intelligence en la définissant d'une manière générale en tant que capacité à s'adapter à l'environnement changeant. Cette acception a permis de reconnaître que beaucoup d'espèces sont intelligentes... à leurs manières, qu'il n'y a pas une intelligence (sous-entendue définie selon l'humain) mais des intelligences (selon les espèces)²⁸.

Dans la même veine, et pour se rapprocher des questions de droit, il faut reconfigurer les notions d'individu, de personne et de sujet de manière à échapper aux restrictions imposées entre XVII^e et XIX^e siècles, quand l'humanité occidentale voulut se séparer de la nature, la réduire à la condition d'objet pour l'exploiter. Individu, qui signifiait auparavant une unité indivisible, un cas unique et particulier, un être distinct, ne désigna plus qu'un membre de l'espèce humaine. Personne, qui évoquait un masque de théâtre puis un rôle, devint un type de comportement et de caractère... humains. Sujet, qui disait une chose ayant une nature propre, fut restreint à l'être pensant : l'homme seul, opposé aux autres. Il faut sortir de ces versions qui n'eurent pour but qu'exalter l'humanité, et procéder à une montée en abstraction pour rendre ces concepts plus universels. Quelques-uns s'y emploient actuellement mais avec des divergences de définition. Il reste qu'il serait possible de préciser qu'un individu a des traits singuliers, une personne des conduites particulières, un sujet des préférences, des choix et des stratégies²⁹. On peut déjà utiliser ces définitions pour une partie des animaux, que la science actuelle accroît sans cesse.

Cette montée en généralité n'est pas aisée tellement les Occidentaux sont engoncés dans le modèle antique de l'homme centre, sommet, référence du monde et de la différence radicale avec *l'animal* qui fait définir celui-ci par la privation : il n'a pas le langage, l'intelligence, les émotions, la souffrance, etc. En poussant cela, on a pu sérieusement prétendre que *l'animal* n'est qu'une machine mécanique, du côté des cartésiens, ou biologique pour les éthologues béhavioristes et classiques. Cela fut toujours bien reçu parce que cela permettait évidemment de proclamer une grande différence entre l'homme et le monde animal. Cette pensée est encore enkystée chez nombre de scientifiques, à tel point que beaucoup préfèrent parler, à propos des animaux, de cognition plutôt que d'intelligence réservée à l'humain, de communication plutôt que de langage, de douleur

27 H. Lambert, M. Ribas-Carbo (ed.), *Plant Respiration. From Cell to Ecosystem*, Springer, 2005.

28 P. Godfrey-Smith, *Le prince des profondeurs. L'intelligence exceptionnelle des poulpes*, Flammarion, 2018 ; E. Baratay (dir.), *L'animal désanthropisé. Interroger et redéfinir les concepts*, Éditions de la Sorbonne, 2021.

29 *Dictionnaire historique de la langue française*, Robert, 1992, I, p. 1014, II, p. 1487, 2044 ; D. Lestel, *L'Animal singulier*, Seuil, 2004, p. 36, 73-79.

plutôt que de souffrance, etc³⁰. Et tous les débats des dernières décennies sur les intelligences, consciences, cultures, émotions, individualités... animales sont issus du fait que les réticents véhiculaient des définitions humaines de ces capacités et refusaient donc celles-ci aux animaux.

Prenons le cas du test du miroir pour illustrer tout cela. Il provient du débat sur la conscience de soi chez les animaux, qui leur fut longtemps refusée pour être réservée à l'humain. Ainsi, dans le contexte d'une maîtrise affirmée de la nature, entre les années 1920 et 1980, cela fut répété à satiété par les philosophes... sans aucune preuve car les Occidentaux n'en demandent jamais lorsqu'il s'agit de dévaloriser les animaux alors qu'ils en réclament à cor et à cri quand il s'agit de leur accorder simplement ce qu'ils sont ! Martin Heidegger affirma que l'animal est pauvre en monde, qu'il sait mais ne sait pas qu'il sait, qu'il n'a pas de réflexivité, de conscience de soi³¹. Le test du miroir fut donc mis au point au début des années 1970 pour vérifier et prouver cela³². Schématiquement, il s'agit de mettre une marque sur un individu d'une espèce et de lui présenter un miroir. S'il tente d'effacer cette marque, il comprendrait qu'il s'agit de son image et il prouverait une conscience de soi. Peu d'espèces ont réussi le test (une douzaine dont huit parmi les mammifères, deux chez les oiseaux, deux pour les poissons), ce qui a permis d'affirmer que cette capacité est quasiment une particularité humaine.

Le problème est que les éthologues ont imaginé une expérience humaine pour interroger des non-humains, comme ils le font si souvent³³ ! Le sens le plus important pour les hommes est la vue. Au moins de nos jours, car on avait certainement autrefois un odorat et une ouïe beaucoup plus développés qu'actuellement. Les éthologues ont donc élaboré un test avec un miroir visuel, ce sens premier pour l'humain - référence absolue devant l'être pour tous. Ils ont ainsi élaboré une expérience en se fondant sur les capacités humaines au lieu de partir des capacités des espèces étudiées. Or, pour nombre d'entre elles, ce n'est pas un miroir visuel qu'il faudrait tendre mais un miroir olfactif, car l'odorat est plus important que la vue, ou un miroir sonore, par exemple pour les oiseaux qui reconnaissent très bien les différents chants d'espèces, les différents chants individuels. Certainement, trouverait-on des réussites beaucoup plus nombreuses au test du miroir.

Un enjeu : changer de représentation des vivants

À la redéfinition des concepts, s'ajoute un nécessaire changement de représentation des animaux, des vivants. Les Occidentaux véhiculent encore une conception vieille de 2500 ans, construite dans des cités grecques qu'on dit créatrices de la démocratie mais qui étaient en réalité très hiérarchisées

30 J. Vauclair, *L'intelligence de l'animal*, Points, 2017.

31 M. Calarco, *Zoographies. The Question of the Animals from Heidegger to Derrida*, Columbia UP, 2008 ; B. Buchanan, *Onto-Ethologies. The Animal Environment of Uexkull, Heidegger, Merleau-Ponty, and Deleuze*, State University of New York Press, 2009.

32 G. Gallup, « Chimpanzees: self-recognition », *Science*, 167/3914, 1970, p. 86-87.

33 V. Despret, *Que diraient les animaux si... on leur posait les bonnes questions ?*, La Découverte, 2014.

et ethnocentriques, affirmant de fortes différences entre les hommes et les femmes, les libres et les esclaves, les Grecs et les barbares, ... les humains et les animaux³⁴. Théorisée par des philosophes antiques, reprise par le christianisme majoritaire, infusée dans la philosophie et la science occidentales, cette représentation imagine le monde animal comme une pyramide, avec les bêtes pensées rudimentaires à la base, puis des animaux jugés de plus en plus complexes (mais pas trop !) et de moins en moins nombreux d'un étage l'autre et enfin, au sommet... l'homme, proclamé le plus abouti³⁵ ! Ce schéma devint tellement évident que les Occidentaux le conservèrent avec l'évolutionnisme, n'ajoutant qu'une dimension temporelle, des plus anciens au plus récent, transformant seulement la pyramide en arbre évolutif. En se plaçant au sommet de la pyramide ou de l'arbre, l'humain peut penser qu'il possède les facultés les plus abouties, des facultés absolues. Donc il incarne littéralement l'Individualité, l'Intelligence, le Langage, la Conscience, la Personnalité, etc.. Il semble logique de les définir à son niveau puis d'examiner si elle existe en dessous. Comme cette vision du monde persuade que les choses se dégradent en descendant, il semble évident de ne pas trouver ces capacités. Il n'y a plus que de l'instinct, une pulsion, des essais tâtonnants, etc.. Cette représentation suggère, confirme, impose donc l'idée d'une privation croissante chez les animaux en descendant marche après marche³⁶.

Tout cela n'a jamais été prouvé, n'est qu'une construction philosophique, devenue culturelle et même idéologique et politique car elle sert et justifie les intérêts des humains, leurs prétentions sur les animaux. Elle est depuis peu infirmée par la science, sous l'impulsion de la génétique, qui propose un autre schéma représentatif, celui du buissonnement³⁷. À partir du dernier ancêtre commun universel, les espèces vivantes, dont l'humaine, ont évolué de différentes manières, dans tous les sens, en groupes sur des branches communes puis individuellement sur des tiges particulières. Avec ce nouveau schéma, il est inopportun de penser les autres espèces avec des définitions humaines des capacités alors que l'humain n'est que sur une branche parmi d'autres. Il est, au contraire, logique de monter ces définitions en généralité pour ensuite les spécifier comme il a été dit. Le buissonnement a aussi l'intérêt de délaisser la hiérarchie, sans nier le propre de l'homme, chaque espèce ayant le sien, et de faire s'intéresser non pas à ce que les autres n'auraient pas par rapport à l'humain mais à l'originalité et à la richesse de chaque espèce.

Cela nécessite de sortir de l'anthropocentrisme et de l'anthropomorphisme. Toute la science du XX^e siècle, du behaviourisme à l'éthologie classique, fut développée sur la condamnation de

34 J.-M. Robineau, *Les cités grecques. Essai d'histoire sociale*, PUF, 2015.

35 E. Baratay, *Portraits d'animaux. Les planches du dictionnaire d'histoire naturelle de Charles d'Orbigny*, Fage, 2007.

36 J.-M. Meyer, *Nous sommes des animaux mais on n'est pas des bêtes*, Presses de la Renaissance, 2007 ; J.-P. Digard, *L'animalisme est un anti-humanisme*, CNRS Éditions, 2018 ; J.-F. Braunstein, *La philosophie devenue folle. Le genre, l'animal, la mort*, Grasset, 2018.

37 G. Lecointre, H. Le Guyader, *Classification phylogénétique du vivant*, Belin, 2006 ; voir la représentation sur le site de l'ENS Lyon : <http://planet-terre.ens-lyon.fr/planetterre/objets/Images/Img492/492-arbre-phylogenetique-03.jpg>

l'anthropomorphisme, qualifié de péché originel, et sur une approche inverse, considérée scientifique. Sans voir que celle-ci n'a rien de tel, qu'elle s'avère anthropocentrique parce qu'elle repose sur un principe de parcimonie (n'utiliser qu'un minimum de causes) raisonnable et acceptable en soi mais qui a été mélangé, et depuis sans cesse confondu, à un principe de hiérarchie, bien différent, formulé par Conwy Morgan : « En aucun cas, une activité animale ne doit être interprétée en termes de processus psychologiques supérieurs, si elle peut être interprétée équitablement en termes de processus qui se situent plus bas dans l'échelle d'évolution et de développement psychologique³⁸. » On voit à quel point ce canon fut conditionné par une conception pyramidale-arborée et que, sous couvert d'éliminer l'anthropomorphisme, il s'agissait de défendre cette vision et la supériorité humaine. Car l'« équitablement » n'est jugé que par l'homme, pas par l'espèce étudiée, et il induit une forte subjectivité puisqu'il y a présupposition de l'appartenance à tel ou tel étage avant d'attribuer des facultés... devant éviter de propulser aux étages supérieurs. D'autre part, ce principe n'a guère été appliqué à l'une des espèces animales, l'humain lui-même. Une règle dont le promoteur se dispense n'est plus scientifique et véhicule un objectif idéologique et politique : faire du réductionnisme pour sauvegarder sa prééminence, servir son anthropocentrisme.

Cependant, quelques-uns essayèrent d'appliquer à l'homme une sorte de parcimonie morganisée, tels La Mettrie au XVIII^e siècle, avec *L'Homme machine* (1748), ou Wilson et sa *Sociobiology* (1975). Ils soutinrent, et il est possible de les croire en les lisant, qu'ils pouvaient expliquer l'humain avec le mécanisme ou les comportements sociaux avec la génétique. Ils furent accusés avec raison de réductionnisme. Est-il raisonnable de soutenir que la parcimonie morganisée est un bon principe scientifique alors qu'il est appauvrissant pour une espèce animale, l'humain, que nous connaissons mieux que les autres et avec laquelle on peut vérifier son inefficience ? Beaucoup d'éthologues l'emploient pourtant, parce qu'ils sont influencés par la conception pyramidale-arborée, qu'il font de l'anthropocentrisme sans le penser et souvent sans le vouloir³⁹.

Il est aussi nécessaire d'abandonner l'anthropomorphisme de projection consistant à plaquer les capacités humaines sur telle ou telle espèce. Le schéma du buissonnement montre à quel point coller une branche sur une autre est naïf et inutile. Toutefois, le buisson incite à penser, et des éthologues le découvrent maintenant, qu'il peut exister un anthropomorphisme intéressant⁴⁰. Il s'agit de l'anthropomorphisme de questionnement, consistant à partir des capacités humaines et à se

38 C. Lloyd Morgan, *An Introduction to Comparative Psychology* [1894], Scott, 1903, p. 59, traduit pas nous ; Cédric Sueur, « L'anthropomorphisme entre le bien fondée et la dérives risquée », in A. Choné et al. (dir.), *Repenser la relation homme – animal*, L'Harmattan, 2020, p. 103-120.

39 J. Offray de La Mettrie, *L'homme Machine*, Luzac, 1748 ; C. Morilhat, *La Mettrie. Un matérialisme radical*, PUF, 1997 ; E. Wilson, *Sociobiology : The New Synthesis*, Harvard UP, 1975 ; J. Ruelland, *L'empire des gènes. Histoire de la sociobiologie*, ENS Éditions, 2004.

40 C. Martin-Fréville, « De l'anthropocentrisme à l'anthropomorphisme », in M. Jouan, J.-Y. Goffi (dir.), *L'animal*, Vrin, 2016, p. 99-122.

demander si telle ou telle n'existe pas sur telle ou telle branche, d'une manière ou d'une autre, à leurs façons⁴¹. Par exemple, si l'homme a la conscience de soi, se demander si elle n'existerait pas, sous d'autres formes, en telle ou telle espèce. Cela exige de désanthropiser les définitions des capacités, les questions posées aux animaux et les analyses. Ainsi, ne plus soutenir qu'une capacité suppose tel organe, tel aspect, parce que c'est ainsi en l'homme, comme cela a été fait il y a peu à propos de la douleur en affirmant qu'il fallait un néocortex pour la ressentir. On sait maintenant que des organes différents peuvent prendre en charge la même capacité d'une espèce à l'autre, et que les mollusques, les poissons, les reptiles sans néocortex ressentent cette douleur⁴² ! Enfin, un autre anthropomorphisme intéressant est suggéré par l'arborescence : celui de proximité, de communauté, que des éthologues découvrent aussi. Pour des espèces proches des humains, comme les bonobos⁴³, il devient plus simple, moins coûteux de manier cet anthropomorphisme de proximité que d'inventer une explication dite parcimonieuse, en fait souvent compliquée, apparaissant souvent abracadabrantesque ensuite. À l'échelle du monde animal, cela revient à un zoomorphisme de proximité, de communauté, qu'en fait des naturalistes pratiquent abondamment pour nombre d'espèces voisines, mais éloignées des humaines, parce qu'ils sont là à l'abri d'une possible accusation d'anthropomorphisme et l'on voit à quel point celle-ci et la parcimonie morganisée ont plus servi à réduire qu'à interroger.

Ainsi, beaucoup d'aspects sont en jeu avec la question de l'individualité animale et de sa traduction juridique. Il n'est pas inutile d'en tenir compte pour sortir d'un débat stérile et sans intérêt avec les opposants à la personnalité juridique des animaux qui manient toujours une représentation pyramidale-arborée des vivants, scientifiquement dépassée, et, en conséquence, des définitions naïvement humaines du droit ou des concepts d'individu et de personne. Croyant par anthropocentrisme qu'il s'agit de leurs spécifications absolues, ils soutiennent, logiquement pourrait-on dire, qu'elles ne peuvent être appliquées aux animaux n'ayant pas les mêmes capacités, leur reprochant de n'être pas des humains ou craignant et refusant de devoir les évaluer parce qu'ils ne pensent qu'en terme de hiérarchie⁴⁴. Le buissonnement des vivants doit conduire à sortir de ce débat mal posé, de cet anthropocentrisme puéril, de cette hiérarchisation mal placée, à penser plus large, au niveau des diverses branches animales, et plus sereinement pour pouvoir généraliser les notions d'individualité, de personnalité, de droit et les spécifier ensuite selon les espèces, sans mettre en cause le propre de l'homme (il est vrai contestable tel qu'il a été construit et soutenu

41 F. de Waal, *De la réconciliation chez les primates*, Champs, 2011.

42 M. Bekoff, *Les émotions des animaux*, Payot, 2009 ; F. de Waal, *La dernière étreinte. Le monde fabuleux des émotions animales*, Liens qui libèrent, 2018.

43 F. de Waal, *Le bonobo, Dieu et nous*, Actes Sud, 2015.

44 Article de Paul Sugy : <http://www.lefigaro.fr/vox/societe/un-animal-est-il-une-personne-20190405>, consulté le 5 avril 2019.

depuis l'Antiquité grecque mais une mauvaise version ne signifie pas l'inexistence), son originalité (comme celles des proies du chien, du chat, du cheval, du moustique, de la crevette, etc.) et son droit, en ouvrant simplement les possibilités du droit.